

TRADUCTION

Avril 2002

AUX CHEFS RELIGIEUX DU MONDE

L'héritage durable laissé par le XX^e siècle c'est d'avoir incité les peuples du monde à un début de prise de conscience: celle de constituer les membres d'une seule espèce humaine, ayant la terre pour commune patrie. Malgré la poursuite des conflits et des actes de violence qui assombrissent l'horizon, partout s'effondrent des préjugés qui paraissaient naguère inhérents à la nature humaine. Avec eux tombent des barrières qui, longtemps, ont morcelé la famille humaine en une confusion d'identités culturelles, ethniques et nationales incohérentes. Qu'un changement si fondamental ait pu se produire en un laps de temps aussi court—pratiquement du jour au lendemain à l'échelle de l'histoire—présage de l'ampleur des possibilités que réserve l'avenir.

Tragiquement, les religions établies, dont la raison d'être elle-même implique de servir la cause de la fraternité et de la paix, se comportent trop souvent comme une des entraves les plus redoutables à cette cause; qu'elles aient longtemps donné crédit au fanatisme en est une douloureuse illustration. Nous estimons qu'il est de notre devoir, en qualité de conseil dirigeant d'une religion mondiale, d'inviter à un examen sérieux du défi que cela pose aux autorités religieuses. Tant ce défi que les circonstances qui l'entourent réclament de notre part un parler franc. Nous sommes convaincus qu'animés du désir commun de servir la Réalité divine, vous réserverez à notre message le même accueil bienveillant que l'esprit dans lequel il vous est ici présenté.

La question prend tout son relief à l'examen des progrès réalisés dans d'autres domaines. Dans le passé, à l'exception de quelques cas isolés, les femmes étaient considérées comme des créatures inférieures, dont la nature était enfermée dans des superstitions, qui étaient privées de la possibilité de cultiver leur esprit et dont le rôle se réduisait à satisfaire les besoins des hommes. Manifestement, nombreuses encore sont les sociétés où cet état de choses persiste et où il est même fanatiquement défendu. Dans le discours officiel toutefois, le concept de l'égalité des sexes a, en tout état de cause, acquis désormais la force d'un principe universellement reconnu. Il jouit en général d'une autorité similaire dans la communauté universitaire et les médias. La remise en cause de la condition de la femme a été si profonde que les défenseurs de la suprématie masculine doivent aujourd'hui aller chercher leur soutien dans une opinion marginalisée.

Les bataillons du nationalisme, assiégés de toutes parts, connaissent un sort semblable. A chaque crise qui ébranle le monde, il devient de plus en plus aisé pour le

citoyen de distinguer entre ce qui relève de l'amour de la patrie et qui est source d'épanouissement personnel, et la soumission à une rhétorique enflammée, porteuse de haine et de peur de l'étranger. Même lorsque la participation à des rituels nationalistes familiers paraît légitime, les réactions du public sont aussi souvent marquées par un sentiment d'embarras que par les convictions fortes et les élans d'enthousiasme spontané de naguère. Ce mouvement s'est renforcé avec la restructuration en cours de l'ordre international. Quelles que soient les faiblesses présentées par le système des Nations Unies sous sa forme actuelle, et aussi incapable qu'il soit de répondre aux agressions par une action militaire collective, nul ne peut contester le fait que le mythe de la souveraineté nationale absolue est en voie d'extinction.

Les préjugés ethniques et raciaux ont fait l'objet d'un même jugement sommaire par les forces de l'histoire, peu indulgentes à l'égard de telles prétentions. Ici, le rejet du passé a joué un rôle décisif. Désormais associé aux horreurs du XX^e siècle, le racisme apparaît comme une sorte de maladie de l'esprit. Même si le préjugé racial subsiste dans les comportements sociaux de nombreuses populations—et pèse ainsi comme un fléau sur l'existence d'une partie non négligeable de l'humanité—il est désormais si universellement condamné dans son principe qu'aucun groupement humain ne peut se permettre d'y adhérer ouvertement sans risque.

Il ne s'agit pas d'affirmer que sur les décombres d'un passé obscur, un nouveau monde lumineux est apparu soudain. En effet, de vastes multitudes continuent de subir la tyrannie de préjugés tenaces en matière d'ethnie, de sexe, de nationalité, de caste ou de classe. Tout semble indiquer par ailleurs que ces injustices persisteront aussi longtemps que les institutions et les normes lentement mises en place par l'humanité n'auront été habilitées à ériger un nouvel ordre social et à soulager les opprimés. Il s'agit plutôt de constater qu'un point de non-retour a été franchi. Des principes fondamentaux ont été définis et clairement formulés; ils bénéficient d'une large publicité et s'incarnent progressivement dans des institutions capables de les imposer dans les comportements. Ce combat, aussi long et douloureux qu'il soit, transformera incontestablement de manière radicale les relations entre tous les peuples, à la base.

*

Au début du XX^e siècle, le préjugé qui semblait devoir, plus qu'aucun autre, succomber aux forces du changement, était le préjugé religieux. En Occident, les progrès scientifiques avaient déjà fortement ébranlé certains des principaux fondements de la pensée sectaire ayant la prétention de détenir seule la vérité. Dans le contexte de remise en question de la conception que l'humanité avait d'elle-même, l'évolution la plus prometteuse en matière religieuse paraissait venir du mouvement inter-religieux. En 1893, l'Exposition universelle de Chicago surprit jusqu'à ses ambitieux organisateurs en donnant naissance au célèbre «Parlement des religions», image du consensus spirituel et moral qui captiva l'imagination populaire sur tous les continents et réussit à éclipser les merveilles scientifiques, technologiques et commerciales célébrées par l'Exposition.

Pour tout dire, il semblait que des murs anciens s'étaient effondrés. Pour les penseurs religieux influents, ce rassemblement fit figure d'événement unique et «sans précédent dans les annales de l'histoire du monde». Le Parlement, affirmait son éminent organisateur en chef, avait su «émanciper le monde de la tutelle du fanatisme». Une autorité visionnaire, prédisait-on avec assurance, saisisait l'occasion pour éveiller les communautés religieuses de la terre, longtemps divisées, à un esprit de fraternité qui pourrait fournir le fondement moral d'un nouveau monde de prospérité et de progrès. Ainsi encouragés, des mouvements inter-religieux de toute nature sont apparus et se sont multipliés. Une vaste littérature, disponible en de nombreuses langues, a permis à un public toujours plus nombreux, croyant ou non, de se familiariser avec les enseignements de toutes les grandes religions, et a su éveiller à la longue, l'intérêt de la radio, la télévision, du cinéma et plus tard, de l'internet. Les établissements d'enseignement universitaire ont créé des diplômes en religions comparées. Et, à la fin du XX^e siècle, les réunions de prières inter-religieuses, inimaginables quelques décennies plus tôt, sont devenues choses courantes.

Hélas, il est clair que ces initiatives manquent de cohérence intellectuelle autant que d'engagement spirituel. Par opposition aux processus d'intégration en train de transformer le tissu social, les tenants endurcis de la pensée dogmatique continuent de refuser l'idée que toutes les grandes religions du monde sont d'égale valeur du point de vue de leur nature et de leur origine. Les progrès réalisés en matière d'intégration raciale ne manifestent pas seulement un sentiment ou une stratégie; ce sont les fruits de la reconnaissance par les peuples de la terre de leur appartenance à une espèce unique dont les multiples variations ne confèrent par elles-mêmes ni avantage ni handicap particulier aux membres de la famille humaine. De même, avec l'émancipation des femmes, les institutions de la société et l'opinion publique ont reconnu qu'il n'existait aucune raison—fût-elle biologique, sociale ou morale—pour justifier le refus opposé aux femmes d'accéder à l'égalité totale avec les hommes, ni celui, opposé aux filles, de bénéficier des mêmes chances d'accès à l'éducation que les garçons. Reconnaître à leur juste valeur les contributions de certaines nations à l'avancement d'une civilisation mondiale en devenir, ne justifie pas qu'il faille cultiver pour autant l'illusion, héritée du passé, que d'autres nations n'ont rien ou peu à apporter à cette entreprise.

Les autorités religieuses semblent, pour la plupart, incapables de s'atteler à une réorientation aussi fondamentale. Dans d'autres secteurs de la société, on considère l'unité de l'humanité non seulement comme la prochaine étape, inévitable, de l'évolution de la civilisation, mais comme une possibilité d'épanouissement pour des identités minoritaires de toutes sortes, que notre race fait apparaître en ce moment critique de notre histoire collective. Or, la plupart des religions établies se tiennent paralysées au seuil de l'avenir, bridées par ces mêmes dogmes et revendications d'accès privilégié à la vérité qui ont généré certains des conflits les plus déchirants entre les habitants de la terre.

Les conséquences pour le bien-être de l'homme sont désastreuses. Nul besoin d'énumérer dans le détail les atrocités dont sont victimes aujourd'hui de malheureuses populations, à la suite de poussées de fanatisme qui portent ombrage au nom même de religion. Et ce phénomène n'est pas récent. Pour ne citer qu'un exemple parmi de nombreux autres, les guerres de religion qui ont dévasté l'Europe au XVI^e siècle ont fait perdre à ce continent quelque trente pour cent de sa population totale. Comment dès lors ne pas s'inquiéter de ce qu'il adviendra à long terme des graines semées dans la conscience populaire par les forces aveugles du dogmatisme sectaire à l'origine de ces conflits?

A ce bilan, il convient d'ajouter ce qu'on pourrait qualifier de trahison de l'esprit, et qui, plus qu'aucun autre facteur, a dépouillé la religion d'une mission qui lui est inhérente, celle de contribuer de manière décisive à transformer le monde. Prisonnières de préoccupations qui dissipent et épuisent les énergies, les institutions religieuses ont trop souvent été un frein majeur à l'exploration de la réalité et à l'exercice de ces facultés intellectuelles qui sont la marque de l'humanité. Il ne suffit pas de dénoncer le matérialisme ou le terrorisme pour résoudre la crise morale contemporaine. Il faut commencer par chercher, en toute bonne foi, à qui revient la responsabilité de la défaillance qui a exposé les multitudes croyantes à ces influences et les y a rendues vulnérables.

Ces réflexions, aussi douloureuses soient-elles, conduisent moins à mettre en accusation les religions établies qu'à rappeler le pouvoir unique qu'elles représentent. La religion, nous le savons tous, touche aux ressorts de la motivation. Lorsqu'elle respecte fidèlement l'esprit et l'exemple des Figures transcendantes qui ont doté le monde de ses grands systèmes de croyance, elle sait éveiller chez des populations entières la faculté d'aimer, de pardonner, de créer, d'oser, d'aller au-delà des préjugés, de se sacrifier pour le bien commun et de dompter les impulsions de l'instinct animal. La force féconde qui a permis de civiliser la nature humaine est assurément née de l'influence successive de ces Manifestations de la Réalité divine, qui remonte à l'aube de l'histoire connue.

Cette force, qui a agi avec tant d'effet de par le passé, demeure une marque indélébile de la conscience humaine. Contre toute attente, et sans qu'elle y soit encouragée le moins du monde, elle continue de soutenir la lutte pour la survie d'innombrables êtres humains, et de susciter partout héros et saints, dont la vie est la justification la plus convaincante des principes contenus dans les écritures de leurs religions respectives. Comme en témoigne l'histoire des civilisations, la religion est aussi capable d'agir en profondeur sur la structure du tissu social. En réalité, il serait difficile de trouver un seul progrès fondamental de la civilisation, qui n'ait puisé son impulsion morale à cette source intarissable. Est-il concevable alors d'envisager le passage à l'étape culminante du processus millénaire d'organisation de la planète dans un vide spirituel? S'il ne fallait retenir qu'une seule chose des idéologies corrompues qui ont déferlé sur notre monde au siècle passé, c'est qu'elles ont démontré de manière

irréfutable l'impossibilité de combler ce vide par des alternatives reposant sur le pouvoir d'invention humain.

*

Ce que cela implique pour notre époque, Bahá'u'lláh le résume dans des paroles écrites il y a plus d'un siècle et largement diffusées dans les décennies suivantes:

«Il est incontestable que les peuples du monde, à quelque race ou religion qu'ils appartiennent, tirent leur inspiration spirituelle d'une même source céleste et sont les sujets d'un seul Dieu. Les différences qui existent entre les lois auxquelles ils obéissent s'expliquent par la diversité des conditions et des besoins propres aux époques où ces ordonnances ont été révélées. Toutes ces lois, à l'exception de quelques-unes qui sont le résultat de la perversité humaine, ont été ordonnées par Dieu, et sont une marque de sa Volonté. Levez-vous et, armés du pouvoir de la foi, chassez les dieux de vos vaines imaginations, sources de dissensions entre vous. Attachez-vous à ce qui vous rapproche les uns des autres et vous unit.»

Cet appel n'est pas une incitation à abandonner sa croyance dans les vérités fondamentales de sa religion, quelle qu'elle soit. Bien au contraire! La foi a ses impératifs et sa propre justification. Ce que d'autres croient—ou ne croient pas—ne peut servir de critère contraignant à un individu conscient, digne de ce nom. Les paroles énoncées ci-dessus n'invitent à rien d'autre qu'à renoncer à toutes ces revendications d'exclusivité ou de prétentions à une Révélation finale qui, en s'installant dans les esprits, ont suffi à réprimer tout élan vers l'unité et à y cultiver la haine et la violence.

Nous avons le sentiment que c'est ce défi historique que les autorités religieuses sont appelées à relever pour que la direction des affaires religieuses ait un sens dans la société mondiale qui émerge des bouleversements du XX^e siècle. De plus en plus nombreux sont ceux qui s'aperçoivent que la vérité implicite à toutes les religions est d'essence unique. Cette prise de conscience ne vient pas de la résolution des conflits théologiques, mais d'un sentiment intuitif né de l'élargissement et la diversification progressive du cercle des fréquentations humaines, et de l'acceptation naissante du concept de l'unité de la famille humaine. Du fatras des doctrines, des rites religieux et des codes juridiques hérités de mondes disparus, émerge le sentiment que la vie spirituelle, à l'instar du lien manifeste qui unit nationalités, races et cultures différentes, est une réalité sans limite à laquelle tous ont autant accès. Pour que cette perception des choses, encore timide et diffuse, se répande et contribue efficacement à la construction d'un monde de paix, elle doit faire l'objet d'un soutien sans réserve de la part de ceux vers qui, même en cette heure tardive, se tournent, en quête de direction, nombre d'habitants de la terre.

Il existe certes de grandes différences de législation sociale et de culte entre les principales traditions religieuses du monde. Comment pourrait-il en être autrement

d'ailleurs, si l'on considère les milliers d'années pendant lesquelles les révélations successives de la Réalité divine ont dû répondre aux besoins changeants d'une civilisation en constante évolution? En réalité, une caractéristique inhérente des écrits de la plupart des grandes religions tient peut-être à ce qu'ils expriment, sous une forme ou une autre, le principe de la nature progressive de la religion. Ce qui est moralement injustifiable, c'est d'utiliser des héritages culturels propres à enrichir l'expérience spirituelle aux fins d'attiser les préjugés et le sentiment d'aliénation. Le devoir premier de la personne humaine sera toujours d'explorer la réalité des choses, de conformer sa vie aux vérités dont elle a acquis la conviction, et de respecter pleinement les efforts déployés en ce sens par d'autres.

On pourrait objecter que reconnaître à toutes les grandes religions du monde une même origine divine risquerait d'encourager, ou du moins de faciliter, la conversion d'un certain nombre de fidèles d'une religion à une autre. Vrai ou faux, cet argument est secondaire, comparé à l'occasion enfin offerte par l'histoire à ceux qui ont conscience de l'existence d'un monde au-delà de ce monde terrestre, et comparé à la responsabilité qu'impose cette prise de conscience. Toutes les grandes religions sont en mesure de fournir un nombre impressionnant de témoignages, tous plus crédibles les uns que les autres, mettant en évidence leur capacité à éduquer les êtres humains sur le plan moral. Par ailleurs, nul ne pourrait soutenir de manière convaincante qu'un système de croyance est moins ou plus porté qu'un autre à engendrer le fanatisme et la superstition. Dans un monde en pleine intégration, il est naturel que les modèles de réaction et d'association soient appelés à se modifier en permanence et le rôle des institutions, quelle que soit leur nature, est assurément de voir comment ces évolutions peuvent être orientées pour promouvoir l'unité. La garantie d'aboutir à un résultat équilibré, sur les plans spirituel, moral et social, dépend de la conviction de la masse non consultée des habitants de la terre que l'univers n'est pas régi par les caprices de l'homme, mais par une Providence aimante et infaillible.

Avec le démantèlement des barrières qui divisaient les peuples, notre époque assiste à l'effondrement du mur jadis infranchissable qui devait à jamais, croyait-on, séparer la vie au Ciel de la vie sur Terre. Les écrits de toutes les religions ont toujours enseigné au croyant que servir autrui n'est pas seulement un devoir moral, mais un moyen pour l'âme de s'approcher de Dieu. Aujourd'hui, la restructuration progressive de la société donne à cet enseignement familial une dimension nouvelle. Alors que la promesse ancestrale d'un monde animé par des principes de justice devient un objectif chaque jour plus réaliste, satisfaire les aspirations de l'âme et répondre aux besoins de la société sera de plus en plus souvent perçu comme les facettes réciproques d'une vie spirituelle épanouie.

Pour relever le défi, les autorités religieuses doivent commencer par reconnaître que religion et science sont les deux systèmes de connaissance indispensables au développement de la conscience. Loin de s'opposer, ces modes fondamentaux d'exploration de la réalité sont mutuellement dépendants et ont donné leurs plus beaux

fruits en ces périodes rares mais heureuses de l'histoire où leur caractère complémentaire a été admis, et qu'il a été possible de les associer. Il sera toujours nécessaire de se référer à une direction morale et spirituelle pour assurer la bonne application des connaissances et du savoir-faire engendrés par les progrès scientifiques; quant aux convictions religieuses, aussi précieuses soient-elles, il importe de les soumettre, de bon gré, à l'examen impartial de la méthode scientifique.

Permettez-nous enfin d'aborder avec quelque scrupule une question qui touche au plus profond de la conscience. Parmi les multiples tentations qu'offre le monde, il est une épreuve qui a, non sans raison, préoccupé les autorités religieuses: l'exercice du pouvoir dans les affaires de croyance. Celui qui a consacré de longues années à la méditation sincère et à l'étude des écrits de l'une ou l'autre des grandes religions a en mémoire l'adage bien connu qui dit que le pouvoir corrompt et ce d'autant plus qu'il grandit. Les victoires remportées sans bruit dans ce combat intérieur par d'innombrables hommes de religion tout au long de l'histoire ont incontestablement assuré aux religions établies leur puissance créatrice et méritent de figurer à ce titre au nombre de leurs plus hautes distinctions. En revanche, le comportement des chefs religieux qui ont succombé aux attraits du pouvoir et des privilèges terrestres a créé un terrain fertile au cynisme, au désespoir et à la corruption de ceux qui en ont été témoins. L'impact que peut avoir, en ce moment de l'histoire, l'aptitude des autorités religieuses à remplir leurs responsabilités sociales n'appelle pas d'autres commentaires.

*

Parce qu'elle se préoccupe d'ennoblir les caractères et d'harmoniser les relations humaines, la religion s'est imposée à travers l'histoire comme l'autorité suprême permettant de donner un sens à la vie. A toutes les époques, elle a cultivé le bien, désapprouvé le mal et soutenu, aux yeux de ceux qui étaient disposés à y croire, l'idée que l'être humain est doté de potentialités non encore mises en valeur. Dans les conseils prodigués par les religions, l'homme a puisé le courage de dépasser les limites imposées par la nature et de développer son âme rationnelle. Parallèlement et comme son nom l'indique, la religion a joué un rôle moteur en cimentant les peuples en des sociétés de plus en plus grandes et de plus en plus complexes, et à travers lesquelles les capacités individuelles ainsi libérées ont pu trouver leur expression. Le grand avantage de notre époque, c'est de pouvoir disposer d'une perspective suffisamment large pour que l'ensemble de l'humanité perçoive dans ce processus civilisateur un seul et même phénomène: la rencontre cyclique de notre monde avec le monde de Dieu.

Inspirée par cette perspective, la communauté bahá'ie a, dès le départ, vigoureusement promu les activités inter-religieuses. Au-delà des liens précieux qu'ils y ont tissés, les bahá'is voient dans l'effort de rapprochement des diverses religions entre elles, la réponse donnée à la volonté de Dieu par une humanité accédant à sa maturité collective. Ils continueront de soutenir ces activités par tous les moyens dont ils disposent. Toutefois, nous devons à nos partenaires dans cette commune entreprise

d'affirmer clairement notre conviction que pour que le dialogue inter-religieux contribue de manière significative à soulager les maux affligeant une humanité désespérée, il faut désormais examiner en toute honnêteté, et sans s'y dérober plus longtemps, les implications de cette vérité supérieure qui a inspiré le mouvement inter-religieux: Dieu est un et au-delà de la diversité des expressions culturelles et des interprétations humaines, la religion est également une.

Chaque jour, le danger grandit de voir les brasiers allumés par les préjugés religieux se multiplier et provoquer une conflagration mondiale aux conséquences inimaginables. Un tel danger ne saurait être écarté par les gouvernements civils à eux seuls. Nous ne pouvons pas non plus nous bercer d'illusions et penser qu'il suffit d'appeler à la tolérance mutuelle pour apaiser des haines qui prétendent avoir la sanction divine. La crise exige des autorités religieuses qu'elles rompent avec le passé par une coupure aussi décisive que celles qui ont permis à la société de combattre les préjugés tout aussi corrosifs de race, de sexe et de nationalité. S'il existe une justification quelconque à l'exercice d'une direction des consciences, elle réside dans le souci de servir le bien-être de l'humanité. En ce tournant ô combien critique de l'histoire de la civilisation, les exigences d'une telle mission ne sauraient être plus claires. «L'humanité ne pourra parvenir au bien-être, à la paix et à la sécurité», affirmait Bahá'u'lláh «tant qu'elle n'aura pas fermement établi son unité.»

LA MAISON UNIVERSELLE DE JUSTICE